

« J'ai soif de Toi, Viens ! »

Témoignage de P. Rigobert

La mission universelle de l'Église nous donne l'occasion de répondre à la recommandation du Christ : « Allez de toutes les nations faites des disciples » (Mt. 28, 19a). La mission est la même depuis les apôtres de Jésus jusqu'au dernier baptisé de ce soir. Nous avons accepté de prendre le large, pas seulement dans l'espace mais aussi dans les cultures. La mission nous attend partout, même sur le continent numérique.

Vous avez répondu à l'appel de Dieu en devenant prêtre dans votre pays.

De mon village de la paroisse Sainte Monique de Luofu au Kivu en RDC la route est bien longue et improbable. Rien ne destinait un petit bébé baptisé en 1972 d'être un jour l'un des disciples-missionnaires. C'est vraiment la force de l'appel du Christ qui me pousse à l'horizon aussi large. Il a fallu d'abord être baptisé, puis aspirer à la vie religieuse assomptionniste en 1992, faire la profession le 28 août 1994 à Butembo, faire un master en philosophie à Kinshasa jusqu'en 1999, enseigner la philosophie au Scolasticat Saint Augustin à Butembo jusqu'en 2015, être ordonné prêtre le 08 février 2018 à Beni, rendre service au Conseil de la province d'Afrique comme secrétaire provincial, s'inscrire à l'ICT pour une thèse en philosophie en 2015 et être nommé administrateur de la paroisse Saint Exupère en juillet 2018.

Pouvez-vous témoigner du parcours qui a été le vôtre ?

Ce parcours témoigne-t-il en quelque sorte d'un destin de disciple-missionnaire ? Franchement s'il dépendait des choix individuels et de ma conscience africaine d'aîné de 7 petits-frères et sœurs, je n'aurais jamais regretté de rester dans ma famille comme mes anciens collègues de classe, mais on dirait que tout se passe comme une chaîne d'engrainages qui ne tourne qu'à force de l'impulsion du départ. Et la seule qualité qui me paraît comme balise de ce parcours c'est ma naïveté : Je crois toute personne à la parole. Qu'il y ait des en-dessous dans ce qu'il me propose, je ne m'agite pas outre-mesure, je m'en tiens à ce qu'il m'a avoué. J'ai une confiance, peut-être trop naïve en Dieu que j'ai la conviction qu'il écrira toujours droit même là où notre confiance a été trahie.

Comment avez-vous reçu cet appel et quel a été votre cheminement ?

A vrai dire je suis missionnaire à Toulouse à cause des études et recherches. Et voilà que la force des choses a fait que je sois appelé à administrer une paroisse, que j'ai toujours souhaité expérimenter mais qu'on ne m'a jamais permis de faire car mes supérieurs ne me lâchent pas dès qu'ils ont besoin d'un enseignant de philosophie. Enfin ils ont profité de ma présence pour consolider la présence de l'Assomption à Toulouse. C'est ma première fois de prendre en charge une paroisse. L'appartenance à la communauté assomptionniste est un appui capital dans ma condition de missionnaire. A l'Assomption c'est la communauté qui envoie en mission, ainsi toute paroisse est d'abord confiée à la communauté, avant d'être une responsabilité d'un curé. C'est en communauté que je suis en contact avec la culture occidentale. Les quelques relations que j'ai avec les autres prêtres m'ont beaucoup aidé à m'intégrer dans l'Église locale de Toulouse. L'enseignement du Caté aux enfants m'a permis d'entrer dans la mentalité des gens ordinaires.

A un moment vous avez accepté de quitter votre Pays et vos occupations sacerdotales quotidiennes pour découvrir et/ou approfondir la réalité d'une paroisse française.

En 2015 j'ai dû quitter les dossiers du secrétariat provincial d'Afrique pour me consacrer à mes recherches. Le travail du secrétariat est régulier et programmé, l'enseignement universitaire a un calendrier stable, mais en paroisse on ne manque pas de se réadapter à la disponibilité des chrétiens. Je me suis réadapté à ce rythme de rendez-vous. L'usage de l'agenda devient une seconde nature.

A votre arrivée dans le diocèse de Toulouse avez-vous eu des difficultés d'adaptation ?

Tout semblait être difficultés car même ce que l'on connaît est remis en question en fonction de l'environnement. Par exemple célébrer la messe c'est la chose la plus ordinaire, mais quand ça dépend de la course derrière le temps, ça demande une observation ou une initiation, quand il n'y a pas de chorale il faut être imaginatif. La gestion du temps et les prévisions des activités sont pensées une année en avance sinon il n'y aura personne. La communication est exigeante.

Avez-vous perçu des différences de grandes différences entre votre pays et la France ?

Les similitudes sont moins nombreuses que les différences. Les assemblées très réduites, le temps méticuleusement calculé, faire connaissance des paroissiens n'est pas facile car on ne peut pas aller chez eux pour les rencontrer à domicile. Les codes sociaux sont totalement différents : salutations, politesse, les manières publiques, l'intimité...

Comment faites-vous pour susciter cette soif de Dieu chez les chrétiens que vous rencontrez et leur permettre de devenir des « disciples missionnaires » ?

Ce n'est que le début, je ne sais pas encore m'y prendre. Ce qui est sûr c'est que les chrétiens sont sensibles à notre présence quand ils reconnaissent qu'il y a maintenant un retournement de situation : les chrétiens des pays qu'on nommait jadis « terres de mission » sont ceux qui évangélisent les pays qui les ont évangélisés. Les missionnaires ne viennent plus de la vieille chrétienté, mais le relai est assuré par tous les fidèles même laïcs qui s'engagent en bénévoles, en volontaires là où ils sont.